

PORC DES BOIS... COCHON DE FERME... PORC D'USINE... L'ÉVOLUTION D'UNE VIE, XVIII^e-XXI^e siècles

Éric Baratay
Professeur d'histoire contemporaine
Université Jean Moulin, Lyon 3

De l'Ancien Régime à nos jours, l'élevage du porc à beaucoup changé et, en passant peu à peu de la glandée dans les bois à l'engraissement à la ferme puis à l'exploitation dans les ateliers-usines, cet animal a vu ses conditions de vie et même sa propre anatomie se transformer profondément.

Les transhumances porcines

En France, deux types de porcs coexistent jusqu'au XVIII^e siècle. Au nord, c'est un porc assez long et haut, au profil concave, à la robe blanche et aux oreilles pendantes. Au sud, règne un porc plus petit, à la robe longue et sombre, aux oreilles en visière de casquette, rappelant le sanglier [1]. Ces porcs sont assez maigres mais ils ont des capacités locomotrices et respiratoires très développées, qui en font des trotteurs adaptés à l'élevage en place depuis le Moyen-Age au moins. Car ils sont souvent rassemblés en troupeaux et envoyés dans les bois pour se nourrir à la glandée soit sous la surveillance d'un porcher, qui les ramène le soir ou les garde plusieurs jours, soit en étant lâchés plusieurs semaines. Ces déplacements peuvent être importants, comme dans le Bassin Parisien où ont lieu de véritables transhumances, allant jusqu'à 50-70 km, pour gagner des forêts toujours plus éloignées du fait des défrichements.

Ce mode d'élevage est l'une des explications du déclin de l'élevage du porc à l'époque moderne, l'autre venant de la désaffection de l'aristocratie et la bourgeoisie urbaine, au profit des viandes bovines et ovines, désormais jugées plus nobles. L'accès aux bois est peu à peu réduit du fait des défrichements, qui reprennent au XVI^e siècle avec l'augmentation de la population, et des interdictions de pâture forestière, qui fleurissent à partir du XVII^e siècle pour protéger les bois contre les déprédations des bêtes et permettre la production de grands arbres notamment destinés à la marine. Cette difficulté croissante à nourrir entraîne le déclin numérique des porcs. Ils ne bénéficient pas des premières « améliorations » zootechniques qui marquent les boeufs et les moutons, et les premières races porcines « améliorées », apparues en Grande-Bretagne, ne sont pas immédiatement introduites en France.

L'enfermement à la ferme

Le renouveau de l'élevage résulte de la « révolution agricole » à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle : des cultures nouvelles et les sous-produits de la spécialisation laitière des bovins, permettent de nourrir en abondance, d'où une forte croissance des effectifs porcins, passant de 4 à 7 millions entre cette époque et la fin du XIX^e siècle. Cela s'accompagne d'un abandon des transhumances et de la glandée, sauf çà et là (Cévennes, Corse), et d'un enfermement dans les soues à côté des fermes, une pratique encouragée par l'idée que l'animal contraint à l'immobilité dans une atmosphère chaude et moite, mange plus, engraisse plus et plus vite. La consommation de porc devient l'apanage du monde paysan, mais, peu à peu, avec l'exode rural et la vente des surplus porcins dans le monde urbain, la consommation augmente là aussi.

Une civilisation du porc s'installe, symbolisée par ces charcuteries [2], exposant fièrement leurs produits pour proclamer l'oubli de la faim, et par une exploitation maximale des résidus qui constituent, comme pour les autres bestiaux, les matières premières de la « révolution industrielle » des années 1780-1880 [3]. L'animal entre pleinement dans l'imaginaire des populations [4] avec la profusion des injures porcines, qui remplacent celles qui tournaient autour du chien et du chat : andouille, boudin, gros lard, tête de lard, gros cochon, tête de cochon, etc. Car, avec cet élevage à

proximité des fermes et des hommes, on parle plus de cochons individualisés que de porcs collectifs, et cette individualisation est compensée, pour pouvoir tuer et manger [5], par un rabaissement et un déni de considération.

D'autant que la nouvelle zootechnie prône leur transformation en machines à produire et à reproduire, aux rendements croissants. Des races anglaises « améliorées », fournissant beaucoup de viande, sont introduites en troupeaux, comme le Yorkshire, futur Large White, en 1885, et surtout des races locales sont sélectionnées en interne [6]. Ces cochons gagnent fortement en taille et en poids avec un développement musculaire important. De porc trotteur, vif et robuste, le cochon devient un animal obèse, vite essoufflé, une usine à viande, tandis que ses robes s'éclaircissent [7], abandonnent leur aspect sombre et étoffé, signe d'une proximité avec le sanglier, dont on ne veut plus.

L'industrialisation de l'élevage

Des élevages industriels apparaissent à partir du Second Empire près des laiteries et des fruitières rurales, à côté des huileries, des semouleries, des hôpitaux, des casernes urbaines, pour profiter des déchets et des sous-produits. Les porcs sont placés sur des caillebotis pour faciliter le nettoyage, ont leurs mouvements limités et sont abondamment nourris pour vite engraisser. Cet élevage n'est donc pas en rupture avec l'élevage fermier. Au contraire, il reprend et systématise les idées paysannes concernant les bienfaits de l'élevage en soue.

Ces entreprises sont très marginales jusqu'à la seconde guerre mondiale, mais elles annoncent le développement industriel qui s'impose à partir des années 1950-1960. Il est marqué par une concentration de plus en plus grande en quelques exploitations, en quelques régions, de plus en plus à l'ouest de la France et notamment en Bretagne, et sur quelques races, notamment le Large White qui devient largement prédominant.

Cette industrie porcine est guidée par une course à la productivité rapide, qui exerce fortement sa pression sur les animaux : espace réduit en cage, entraînant un mal-être physiologique et comportemental, reproduction artificialisée (insémination des femelles, castration des mâles) et forcée (de plus en plus de porcelets par portée), antibiothérapie massive (autant que pour les Français!), prise accélérée de poids [8], avec tous les problèmes physiologiques liés, etc. Peu à peu apparaissent les conséquences sur la qualité des viandes et de l'environnement, ou sur la santé des consommateurs.

Bibliographie :

Éric Baratay, *La société des animaux, de la Révolution à la Libération*, La Martinière, 2008 ; édition de poche : *Bêtes de somme, des animaux au service des hommes*, Point Histoire, 2011.

Jean-Pierre Diry, *L'industrialisation de l'élevage en France*, Ophrys, 1985.

Jean-Marc Moriceau, *Histoire et géographie de l'élevage du Moyen Âge à la Révolution*, Fayard, 2005.

Michel Pastoureau, *Le Cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, Découvertes Gallimard, 2009.

Jocelyne Porcher, *Cochons d'or : l'industrie porcine en questions*, Éditions Quae, 2010.

Légendes des illustrations :

1. Porc trotteur, sud de la France ; Georges-Louis Buffon, *Histoire naturelle*, 1749-1785 ; Bibliothèque de l'École vétérinaire de Lyon.
2. Un étal de charcutier, Paris, vers 1930 ; Delius / Leemage
3. Dans le cochon tout est bon ! ; Jules Delbrück, *Les Récréations instructives*, 1860-1863 ; Kharbine Tapabor.
4. *Le Cochon*, sculpture de Pompon

5. La saignée du cochon, 1908 ; J. Roger / Roger-Viollet
6. Reporters photographiant un cochon, lauréat du concours général agricole, vers 1930 ; Roger-Viollet.
7. Une race allemande améliorée, gravure de 1893 ; Jonas / Kharbine Tapabor
8. Publicité pour les aliments Jaubert, 1938 ; Perrin / Kharbine Tapabor